

## CHAPITRE PREMIER

Au bout d'une semaine de villégiature, je n'avais toujours fait aucune conquête à l'Imperator, en dépit de ma bonne éducation et de mes costumes de chez Lansky. Les seules femmes à me poursuivre de leurs attentions étaient la comtesse Obartskoy et sa dame de compagnie, qui dépassaient les cent cinquante ans à elles deux.

Conscient de ma quasi-inutilité, j'assumais mon rôle d'interprète avec nonchalance, échangeant des bavardages futiles avec les clients qui défilaient à notre table, car mon père, très à cheval sur les traditions, tenait à ce que nous prenions tous nos repas à la table centrale de l'immense salle à manger de style moderne. Nous mangions donc tous les quatre : ma sœur Marie-Agnès, tante Aimée, qui depuis la mort de notre mère servait de nounou et de chaperon à Marie-Agnès, mon père et moi. Il était rare cependant que nous fussions seuls, les hôtes les plus en vue défilant à notre table.

Je passais le plus clair de mes après-midi dans les salons ou au bar, avec Maurice Mardini. Il avait mon

âge et des airs de mauvais garçon malgré la coupe impeccable de son uniforme bleu marine ; je n'avais pas saisi sa fonction exacte dans l'hôtel, si ce n'est que l'ensemble du personnel lui témoignait une sorte de respect.

Je m'intéressais davantage à sa sœur, Thérèse, femme de chambre au premier étage, là où j'avais mes appartements. Thérèse était une petite brune piquante dont j'aimais le visage espiègle, le profil pointu. J'apercevais parfois sa silhouette menue traverser nos couloirs à pas vifs et mon regard s'attardait sur sa taille bien prise sous l'uniforme noir, ses reins cambrés alors qu'elle brossait avec énergie les tapis, ou me tendait malgré elle son derrière menu en cirant les boiseries du corridor. A vrai dire, il y avait quelque chose de plus entre nous mais rien dont je pusse être fier.

Un matin, alors que je finissais de m'habiller, j'avais entendu sa clef dans la serrure de la chambre voisine. Prétextant quelques consignes à lui donner, je l'avais attirée dans ma suite. Troublé par ses épaisses boucles brunes soigneusement tirées sous sa coiffe, autant que par son air intimidé d'être ainsi requise par le fils du patron, j'avais essayé un peu brutalement de la séduire. Je lui avais lancé quelques compliments tout en glissant une main sous sa jupe. La pauvre ne s'était guère défendue, murmurant « Oh, monsieur Vogel ! » avant que je lui arrache un baiser. Je palpais déjà la chair tendre de sa cuisse au-dessus du bas, et les choses seraient sans doute allées plus loin sans Marie-Agnès, mon idiot de sœur, qui se mit à tambouriner à ma porte, sous prétexte que j'avais promis de prendre le petit déjeuner avec elle.

J'avais réalisé d'un coup ce que la situation avait de honteux : j'étais tout simplement sur le point d'abuser d'une de mes employées. C'était une pratique courante,

certes, mais que j'avais toujours désapprouvée. Et puis Maurice, avec sa silhouette râblée et ses airs de marlou, me faisait un peu peur. J'abandonnai à regret les lèvres sucrées et les cuisses lisses de la jeune Thérèse, et lui donnai vingt francs pour me faire pardonner.

En déjeunant avec ma sœur et notre tante, je ne faisais que repenser à cet épisode, partagé entre la culpabilité et le désir. En mangeant distraitement mon croissant, je m'imaginai ce qui aurait eu lieu si Marie-Agnès n'avait pas frappé à ma porte. La dernière bouchée avalée, je trouvai un prétexte quelconque pour m'éclipser et filer au premier étage. N'y ayant pas trouvé Thérèse, je descendis à l'entresol, où était située la lingerie.

Un des avantages considérables qu'il y a à être le fils du propriétaire est que l'on peut disposer du jeu complet des passe-partout de l'immeuble, et s'ouvrir ainsi toutes les portes interdites aux simples clients. J'allais rebrousser chemin, frustré une fois de plus, lorsque j'entendis le rire de Thérèse. Je m'approchai discrètement, ne souhaitant en aucun cas rendre public mes liens avec elle. Elle rit encore et cette fois, il me sembla entendre une voix masculine, provenant d'une des buanderies situées en face de l'escalier.

— Vingt francs ! Il t'a donné vingt francs !

Mon cœur fit un bond : pas de doute, c'était la voix de Maurice. Je me penchai pour regarder par le trou de la serrure. Je voulais en avoir le cœur net.

C'était bien lui, je ne pouvais voir son visage mais je reconnaissais son allure, et son uniforme bleu marine. Thérèse riait de bon cœur, appuyée contre lui avec une sensualité choquante : comme s'ils avaient été amants, et non frère et sœur.

— Pour ce tarif, je suis sûr que tu lui as taillé une plume !

— Mais non ! Tout ce qu'il a fait, c'est me peloter un peu...

— Ah ouais, comme ça ?

Sans la moindre hésitation, il lui souleva le bas de la jupe, révélant les bas noirs retenus par une jarretière de soie, et glissa la main dans la fine culotte blanche.

J'étais sidéré : sa propre sœur ! Le sang me cognait aux tempes et je sentais mon pénis tendu à craquer dans mon pantalon. J'avais oublié jusqu'à l'endroit où je me trouvais. Une voix retentit soudain derrière moi.

— *Oh, what ugly manners, Mister Vogel!* C'est très laid de regarder par le trou de...

Je ne laissai pas l'intruse finir. Par réflexe, je m'étais redressé d'un coup et l'avais saisie, lui plaquant ma paume sur la bouche. Je retins mon souffle quelques instants, m'attendant à voir s'ouvrir brutalement la porte de la buanderie, mais au lieu de cela, le rire cruel de Thérèse me parvint une nouvelle fois. Je relâchai mon étreinte et libérai ma prisonnière.

C'était Casey Taylor, la fille d'un client, richissime négociant de Baltimore ; une gamine trop tôt montée en graine à qui la fortune paternelle donnait beaucoup d'assurance. Elle me faisait penser à un petit animal insolent : maigrichonne, des cheveux paille coupés à la garçonne, elle me défiait de ses yeux trop écartés.

— Qu'est-ce que vous faites ici, mademoiselle Taylor ?

— Et vous ?

Elle avait un sourire narquois, provocant, et sous sa robe de twill, son corps gracile semblait tendu, comme si elle allait me bondir au visage. Un râle de plaisir nous parvint à travers la porte.

— Au moins, tout le monde ne meurt pas d'ennui dans cet hôtel ! Allez, poussez-vous !